

Voici ce que disent [Louis GILLE](#), [Alphonse OOMS](#) et [Paul DELANDSHEERE](#) dans ***Cinquante mois d'occupation allemande*** (Volume 3 : 1917) du

## **VENDREDI 23 NOVEMBRE 1917**

Passé tantôt devant la gare d'Etterbeek. Du haut de la route, le regard plonge sur les voies, en contrebas. Sur le quai, près d'un hangar grelottent quelques centaines de voyageurs. Je m'informe : ils attendent un train qui doit les mener en France, via la Suisse. Ce sont des Français, évacués des régions de Saint-Quentin, Lens, Douai, qui ont obtenu, après plusieurs mois d'instances, de pouvoir rentrer dans leur pays. Ils sont à la gare depuis dix heures du matin – défense d'arriver plus tard – et le train ne sera là que vers 5 heures. Ils passent toute la journée sur ces quais glacés et sans autre nourriture que celle qu'ils ont pu emporter. Ils ont dû déposer leurs bagages à la gare la veille et on les a soumis à une inspection très minutieuse ; par exemple, le moindre linge a été déplié. Les partants doivent, en outre, subir dans la gare, une visite corporelle non moins minutieuse. Ils ne peuvent prendre avec eux comme vêtements et autres objets que le strict nécessaire ; aucun papier, quel qu'il soit, même le plus petit bout ; aucun bijou, ni rien qui soit en or ou en argent, le maximum toléré, sous ce rapport,

c'est une montre (sans chaîne) et une alliance ; en fait de fonds, rien que des bons communaux, aucune monnaie d'or ou d'argent, et, en fait de billets de banque, 50 francs en billets français, que les Allemands leur échangeront en cours de route contre des marks. On a prévenu les voyageurs que le voyage durerait au minimum 30 heures ; on a fait luire aux yeux des voyageurs de seconde classe (qui doivent payer 60 francs pour leur ticket) le vague espoir qu'il leur sera procuré trois repas chauds en cours de route ; on ne garantit rien, d'ailleurs ; quant aux voyageurs de troisième, ils n'ont pas même le droit de descendre de voiture dans les gares d'arrêt.

Quel supplice qu'un voyage accompli dans ces conditions ! Et pourtant ceux qui l'affrontent y courent avec joie. Et nous qui voyons de loin le groupe des voyageurs, nous leur jetons, avec un « *bon voyage !* » sorti du fond du cœur, un regard d'envie, car ils vont à la délivrance : dans quelques jours, ils seront « *à l'air libre* », là où l'on ne voit plus de casques à pointe. Heureux mortels que ces malheureux voyageurs !